

## *La Cité des Nosferatu*

*Transylvanie, 1830*

Boris Liatoukine avait effectué d'une seule traite le voyage de Vienne jusqu'en Transylvanie et il l'avait trouvé plutôt agréable. Le détour qu'il lui fallait faire pour rencontrer le comte allait le retarder quelque peu, mais c'était une étape indispensable. Le comte Dracula était une personnalité à ne pas négliger dans une affaire aussi délicate que celle dont il était question.

Assis face à face à une table, ils s'étaient installés sur une des terrasses du château de Dracula d'où ils jouissaient d'une vue panoramique sur le col de Borgo. Il faisait nuit et c'était le moment que préférait le comte. Liatoukine savait que, comme lui-même, Dracula pouvait poursuivre son existence au cours de la journée. Mais ses pouvoirs, – d'ailleurs beaucoup plus développés que ceux de Liatoukine –, étaient décuplés pendant la nuit. C'était peut-être la raison pour laquelle le comte avait attendu que l'obscurité ait totalement envahi sa demeure pour accorder une audience à son visiteur.

Dracula abrégé les préambules et entra directement dans le vif du sujet :

— Ainsi donc, à Vienne, l'empereur d'Autriche-Hongrie, François de Habsbourg a la certitude que des vampires se sont infiltrés au sein même de son empire ? Et votre tsar Nicolas pense de même ?

— C'est à peu près cela, oui, répondit Liatoukine. Ces conclusions sont fondées sur un certain nombre d'incidents qui se sont chaque fois terminés par l'arrestation d'un vampire. Et, le plus souvent, il s'agit de membres influents de la haute société.

Dracula ne parut pas particulièrement impressionné.

— Ce problème ne date pas d'hier, dit-il. J'exerce personnellement une certaine autorité dans cette région. Et vous, même si vous n'êtes qu'un modeste capitaine de l'Armée russe, vous avez tout de même une notable influence à la Cour impériale de Saint-Petersbourg.

Ce commentaire peu flatteur sur le grade de Liatoukine fut accompagné d'un petit sourire, mais l'officier jugea plus sage d'ignorer la remarque désobligeante. Il était préférable de ne pas irriter le comte ni de prendre seulement le risque de l'indisposer.

— En effet, mais le souci majeur est que ces incidents sont de plus en plus fréquents. Ils prennent même une ampleur considérable, répondit-il. Il est logique que, de temps en temps, certains d'entre nous soient faits prisonniers et éliminés, cependant...

— Certains d'entre *nous* ? l'interrompit Dracula.

Liatoukine se dit qu'il lui fallait se montrer plus prudent dans le choix de ses mots. Il ne devait en aucun cas donner au comte l'impression qu'il le considérait comme un vampire parmi les autres, un vampire susceptible d'être anéanti lui aussi par de simples créatures humaines. Tout son passé, toute son histoire ne devaient jamais être oubliés, que ce soit par les hommes ou par les vampires eux-mêmes. Dracula n'avait-il pas étudié à la Scholomance, là où le diable en personne lui avait enseigné ses secrets ?

— Je vous demande pardon, comte, je voulais parler des vampires du Sépulcre. Ils ont depuis longtemps placé certains de leurs agents au cœur de la société des hommes. En capturer un de temps à autre entretient parmi les gens du peuple une terreur salutaire. Certes, les incidents n'ont pas encore été assez nombreux pour que les autorités se décident à lancer une action d'envergure, et certains humains nourrissent même des doutes à propos de notre existence...

— Mais dans ce cas, qu'est-ce qui a véritablement changé ? Pourquoi les grandes puissances se mettent-elles tout à coup à prendre vraiment au sérieux l'existence des vampires ? demanda le comte.

— Parce que ces incidents sont, malgré tout, devenus plus fréquents. Le Sépulcre a toujours eu pour habitude d'introduire des fidèles au milieu des hommes. Jusque là, il n'y a rien de bien nouveau.

Mais à présent, les empereurs semblent croire qu'une menace pèse sur eux. Les forces de l'ordre ont réussi à s'emparer de quelques vampires subalternes qui n'ont été capturés, il faut bien le dire, qu'en raison de leur imprudence. Le Sépulcre a entrepris une telle campagne de recrutement que les membres sélectionnés et transformés sont souvent d'une qualité plutôt médiocre. Mais la police les a interrogés et ils ont livré quelques renseignements, si bien que le nom du Sépulcre a été de nombreuses fois prononcé. Cela n'a fait qu'amplifier les rumeurs circulant parmi les humains qui soupçonnent désormais l'existence de Sélène, la Ville-Vampire. Vous savez que les familles royales et impériales d'Europe entretiennent une correspondance privée, ce qui a permis d'éviter pour le moment que l'affaire tombe dans le domaine public. Mais de nombreux États, comme l'empire austro-hongrois, la Russie, l'empire ottoman, la France et même l'Angleterre, sont en train de prendre des mesures.

— L'Angleterre ? dit le comte. J'avoue que j'ai un petit faible pour ce pays.

— Dans le passé, le Sépulcre y a fait intervenir un ou deux de ses membres. Il y a quelques années, une Anglaise a conduit une expédition jusqu'à Sélène et cela a provoqué un chaos épouvantable, ainsi que la mort d'Otto Goetzi, répondit Liatoukine.

— Oui, je suis au courant, dit le comte. La femme venait de Radcliffe et c'était une personne tout à fait remarquable. Je dois dire que j'éprouve le plus vif intérêt pour un pays qui a pu donner naissance à une telle personnalité. Goetzi était d'ailleurs un imbécile. Comment a-t-il pu leur permettre, à elle et à ses associés, de traverser l'Europe et de parvenir à le détruire dans les profondeurs de son antre ? L'exploit qu'elle a réalisé en envahissant le Sépulcre n'est pas la moindre des raisons qui me font éprouver un grand intérêt pour l'empire britannique et pour les Anglais, d'autant plus qu'ils disposent de grands moyens scientifiques et nourrissent des ambitions qui ne se limitent pas à l'Europe. Ils me fascinent car ils représentent l'avenir. Ici, – et il fit un geste en direction de la fenêtre et du paysage qui s'étendait en dessous d'eux – nous vivons dans le passé et nous sommes embourbés dans nos vieilles croyances.

Liatoukine songea que, lorsqu'on connaissait la véritable nature de l'occupant du château, les croyances et les superstitions des gens de la région n'étaient pas aussi arriérées que Dracula le prétendait. Mais il préféra garder cette réflexion pour lui.

Le comte, plongé dans ses pensées, caressait sa longue moustache.

— Je n'ai pas beaucoup de temps à consacrer aux jeux dérisoires et mesquins du Sépulcre. Je place tous mes espoirs dans l'avenir que représente l'Angleterre. Je n'ai aucune envie de voir les gens de Sélène risquer de semer la perturbation dans l'empire britannique, voire dans toute l'Europe. Que cherchent-ils en définitive ? À entrer en guerre contre les humains ? Ce sont des imbéciles ! Que feront-ils lorsque les armées impériales encercleront la Ville-Vampire et la menaceront de leur artillerie ? Je sais bien que le Sépulcre n'a droit chaque jour qu'à une heure d'existence dans notre monde réel. Mais pensent-ils sérieusement, ces irresponsables, qu'une heure ne suffit pas pour provoquer des dégâts irréparables ? Combien de dommages peuvent se perpétrer chaque jour en une heure seulement !

Liatoukine approuva d'un signe de la tête. Le comte l'examinait en le fixant de ses yeux rouges et reprit :

— De grâce, dites-moi...

Le mot « grâce » les fit sourire tous deux.

— ...en quoi êtes-vous personnellement impliqué dans tout cela ?

Liatoukine comprit qu'il était temps d'exposer à Dracula les raisons de sa présence.

— Depuis que cette affaire a commencé, le tsar a pris contact avec les autres souverains d'Europe. Quelques incidents se sont produits à Saint-Pétersbourg et j'ai d'ailleurs été contraint de faire procéder à l'exécution sommaire d'un homme, un membre de l'aristocratie. Beaucoup me craignent là-bas et certains ont même compris que je ne suis sans doute pas celui que je prétends être, mais cela joue plutôt en ma faveur. Cependant, une atmosphère de doute, de crainte même, s'est instaurée, qui pourrait aller à contre-courant de mes efforts et les anéantir.

— Pour ma part, je pense que la peur est vraiment une arme nécessaire, commenta Dracula.

Liatoukine ignora cette dernière remarque et poursuivit :

— Heureusement, le tsar sait qu'il peut quand même compter sur moi dans cette affaire. Je lui ai été utile par le passé, tout récemment encore dans la guerre victorieuse que nous avons menée contre vos anciens ennemis, les Turcs. Il m'a donc suggéré de venir sur place analyser la situation et voir ce que je peux faire. J'ai été envoyé à Vienne pour discuter du « Problème des Vampires » avec l'empereur Habsbourg lui-même. À Zagreb, une ville de Croatie qui fait partie de leurs possessions, les Autrichiens détiennent un prisonnier et ils ne savent pas comment l'éliminer. Je suis chargé d'aller m'entretenir avec lui et de trouver le moyen de le détruire. Notre position dans l'empire austro-hongrois est particulièrement fragilisée, car les interrogatoires que les humains font subir aux vampires capturés leur permettent d'en apprendre chaque jour un peu plus à notre sujet.

— Oui, j'ai été informé de l'existence et de la progression de ces vampires de petite envergure à l'intérieur de l'empire autrichien ; certains, des avocats, des officiers subalternes, que sais-je encore ? Plusieurs se sont même infiltrés jusqu'ici, au fin fond de la Transylvanie, l'interrompt Dracula. Ils sont cependant restés prudents et ont évité de prendre contact avec moi, en pensant probablement que je n'avais pas été averti de leur présence. Cependant les humains ignorent encore qu'ils sont parmi eux. Je présume que leur récente implantation est le résultat de la stratégie d'infiltration élaborée par le Sépulcre et que vous avez mentionnée tout à l'heure ?

— Je pense que oui, dit Liatoukine. Elle est beaucoup plus importante dans les régions où notre espèce est traditionnellement bien représentée, comme c'est le cas dans les territoires magyars. Ce qui m'inquiète, c'est que, si les humains se sentent menacés, ils ne tarderont pas à riposter. Nous sommes certes puissants, mais ils sont des millions et nous, nous ne sommes que quelques centaines. Alors que nous ne cessons de prospérer, nous sommes obligés de demeurer cachés, tapis dans l'ombre et notre existence même est niée par des scientifiques dont certains sont soudoyés. Les gens du peuple nous craignent car nous sommes pour eux les spectres qui hantent leurs nuits. Mais s'ils venaient à prendre le pouvoir sur nous, l'esprit de combativité l'emporterait très vite sur la peur, et nous serions une cible ouverte, offerte à leurs assauts. Très rapidement, utiliser des humains préalablement sélectionnés ne suffira plus à nous protéger. Certains se sont déjà fait capturer et, comme vous l'avez justement fait remarquer, les armes puissantes dont disposent les humains pourraient détruire les meilleurs de nos soldats.

Dracula se leva et se dirigea à grandes enjambées vers la fenêtre. Il contempla le paysage qui se déployait à l'infini et posa sa main contre le mur de pierre, cherchant peut-être à se rassurer en éprouvant la solidité des remparts qui entouraient son château. Comme beaucoup de créatures de son espèce, il était grand, mince, pâle, avec les oreilles pointues et les yeux rouges. Liatoukine pensa que sa pâleur était peut-être due aussi au fait que, depuis déjà longtemps, le comte ne sortait pratiquement plus de sa demeure.

— Oui, c'est ainsi, reprit Dracula. Vienne croit qu'elle règne ici en maîtresse absolue. Si elle perçoit ma présence comme une menace, elle est probablement en mesure de réunir de nombreuses troupes pour me combattre. Ce ne sera sans doute pas très facile, mais, au bout du compte, c'est moi qui l'emporterai. En revanche, poursuivit-il en se retournant vers son interlocuteur, j'ai le sentiment que vous n'êtes pas venu jusqu'ici uniquement pour me parler de ce problème, Boris Liatoukine. Vous avez certainement une idée en tête, n'est-ce pas ?

— C'est exact, mon cher comte, répondit le Russe. Lorsque, avant de les éliminer, les Autrichiens ont interrogé les vampires capturés, un nom a plusieurs fois été prononcé : Orlok. J'ai le sentiment de l'avoir déjà entendu, et toujours associé à la province de Transylvanie.

— Et vous en avez déduit qu'il y a de fortes chances pour que j'aie un lien avec tout cela ? demanda Dracula.

— Non, Maître, pas le moins du monde. Comme la mienne, votre indépendance vis-à-vis du Sépulcre est bien connue.

— En effet.

À cet instant, une lueur d'amusement apparut dans le regard de Dracula.

— En revanche, je connais très bien le nom d’Orlok, et cela explique sans doute beaucoup de choses. Pour vous dire la vérité, il se peut que vous résolviez cette affaire bien plus vite que vous le pensez...

C’est à cheval que Liatoukine arriva à Zagreb. Ce que Dracula lui avait appris allait lui être d’une grande utilité. Il pénétra à l’intérieur d’un bâtiment militaire où il était attendu. On le conduisit directement auprès d’un commandant nommé Sponz. L’officier se demandait visiblement qui pouvait être cet étrange visiteur venu de Russie, cet homme de haute taille, extrêmement maigre, et dont les yeux brillaient d’une inquiétante lueur. Pourquoi devait-on lui accorder autant d’égards ? Sponz avait reçu l’ordre de se montrer extrêmement courtois envers lui et d’apprendre au Russe tout ce qu’il pouvait souhaiter savoir. Durant sa carrière, le commandant avait souvent exécuté des missions qui allaient au-delà de ce que l’on demande habituellement à un militaire, et il l’avait toujours fait avec la plus grande discrétion. Ses chefs savaient qu’ils pouvaient avoir entièrement confiance en lui.

— Comment cet homme est-il arrivé jusqu’ici ? demanda Liatoukine.

— Je vais vous le dire, monsieur, commença Sponz.

Il hésitait un peu sur la manière de s’adresser à son visiteur qui était à la fois un officier de l’armée russe et un membre de l’aristocratie. Le plus simple et le plus sûr était de l’appeler « Monsieur ».

— Le baron Grando a été arrêté dans la maison d’un des conseillers de la municipalité, un de ceux auxquels le maire accorde toute sa confiance. Le conseiller était seul dans son bureau. On a entendu des appels à l’aide, puis des cris épouvantables. Des domestiques sont accourus et ont découvert le baron, la bouche fixée sur le poignet du conseiller, en train de boire son sang tout en lui enserrant la gorge de ses deux mains pour le maintenir cloué au sol. Compte tenu du fait que le baron a soixante-dix ans, c’est une incroyable prouesse. Pour ne rien vous cacher, dix hommes ont été nécessaires pour parvenir à le maîtriser. Six autres sont morts dans l’affrontement. Une lampe renversée a provoqué un incendie et nous avons pris le prétexte de cet accident pour donner une version officielle : le corps du baron est censé avoir disparu sous les cendres et les décombres. Ceux qui ont pris part à la capture de Grando s’estiment bien heureux d’être encore en vie et de pouvoir témoigner de ces événements.

Liatoukine hocha la tête. Il était évident que le feu n’était pas le résultat d’un banal accident et qu’il avait été volontairement déclenché beaucoup plus tard. Mais il préféra garder pour lui cette conclusion et demanda :

— Si je comprends bien, le baron a été blessé ?

— C’est cela même, monsieur. Plusieurs hommes ont essayé de le tuer. Mais vous allez pouvoir constater par vous-même.

Ils descendirent un escalier qui conduisait jusqu’à un couloir où, à intervalle régulier, des portes donnaient sur les cellules d’enfermement. Certains vantaux étaient constitués du même matériau que celui utilisé pour construire les murs du bâtiment. Ils étaient en pierre massive et il était évident qu’ils n’avaient pas été conçus pour retenir des prisonniers ordinaires. Sponz et Liatoukine s’arrêtèrent à une de ces portes de pierre, d’une hauteur imposante, devant laquelle un factionnaire montait la garde. Sur un signe de Sponz, le soldat ouvrit le judas, regarda à l’intérieur et leur dit que tout était en ordre. Mais par précaution, le commandant jeta lui-même un coup d’œil dans la cellule. Avec effort, le garde ouvrit la lourde porte.

— Il serait préférable que vous patientiez dans le couloir, dit Liatoukine à l’adresse de Sponz.

— Je regrette, monsieur, mais ce n’est pas possible. Le règlement stipule que, lorsqu’un prisonnier jugé dangereux reçoit une visite, un militaire doit impérativement assister à l’entrevue.

Liatoukine ignorait si le règlement disait vraiment cela, mais il était clair que Sponz devait rendre compte aux autorités de Vienne et leur faire un rapport circonstancié sur tout ce qui allait être dit dans cette cellule. *Tant pis pour lui*, se dit-il. *Ses chefs viennent de sceller irrémédiablement le destin de cet homme.*

Liatoukine fit une grande enjambée, entra dans la cellule, suivi de Sponz, et le garde referma la porte derrière eux. Le décor de la pièce était extrêmement dépouillé et aucune ouverture ne laissait passer la lumière du jour. Une silhouette, assise sur ce qui semblait être un bloc de pierre auquel la maintenant de lourdes chaînes, se dessina dans l'ombre. Sur une table placée non loin de là, brillait la faible lueur d'une lampe à pétrole dont Sponz tourna la mollette afin d'augmenter l'intensité de la lumière ; une vive clarté emplit bientôt la cellule, permettant de distinguer les détails de la créature ligotée au bloc de pierre. Maigre et pâle, l'homme esquissa un sourire à l'adresse de ses visiteurs. Cette réaction n'aurait pas manqué de surprendre tout individu qui se serait trouvé en compagnie de Liatoukine et du commandant autrichien : en effet, le prisonnier paraissait avoir survécu au pieu qui était planté dans sa poitrine, à l'emplacement exact du cœur.

D'un air interrogateur, Liatoukine montra du doigt le morceau de bois qui saillait de la cage thoracique. Sponz expliqua :

— Les hommes qui ont réussi à maîtriser le baron ont aussi essayé de se débarrasser de lui à l'aide des moyens classiques. Comme vous pouvez le voir, leurs tentatives ont échoué. Mais j'ai estimé qu'il était préférable de laisser les choses en l'état.

Liatoukine constata également que la chemise du baron était criblée de trous. À première vue, il s'agissait d'impacts de balles. De toute évidence, plusieurs méthodes avaient dû être utilisées pour essayer d'éliminer le baron, mais elles n'avaient donné aucun résultat. Tous les vampires ne peuvent pas être tués de la même façon. Enfoncez un pieu dans le cœur est la technique la plus couramment employée, mais son efficacité n'est pas garantie. Liatoukine fut surpris de constater que ceux qui avaient tenté d'éliminer le baron n'avaient apparemment pas essayé de le décapiter. Mais peut-être, finalement, avaient-ils reçu l'ordre de le garder en vie afin qu'il puisse être interrogé par les autorités impériales.

— Approchez-vous, et admirez en ma personne un être invincible ! proclama le baron en ricanant. Qui donc êtes-vous ? Encore un de ces larbins envoyés par ce bon à rien d'empereur d'Autriche ?

Liatoukine commença à le fixer avec une grande intensité et Grando eut un mouvement de recul. Au regard que le Russe lui avait lancé, il avait compris que cet officier était un vampire, et pas un vampire de bas étage ; il était visiblement doté de remarquables pouvoirs. Le baron n'aurait su dire d'où lui venait cette certitude. *Il le savait*, tout simplement.

— Êtes-vous venu pour me libérer, mon Seigneur ? demanda t-il.

Il avait abandonné son ton railleur. Sponz releva ce détail et, mal à l'aise, se mit à gigoter. Le message était clair : ce capitaine russe était manifestement quelqu'un d'important.

Liatoukine fit mine de ne pas avoir entendu la question du baron. Il jeta son regard vers un tas de cendres répandues sur le sol ; il s'accroupit et glissa les doigts à l'intérieur. À ce contact, il sentit que les cendres étaient tout ce qui restait des vampires morts à cet endroit même.

— Mon Seigneur, dit le baron, ce que vous êtes en train de toucher, ce sont les restes de ceux de *notre espèce* qui, depuis tant d'années, ont été éliminés par les Autrichiens. Les officiers laissent leurs cendres sur place afin d'impressionner nos frères lorsqu'ils sont faits prisonniers et emmenés dans ces cellules.

Liatoukine se dit que, manifestement, les Autrichiens et les Croates en savaient sur les vampires beaucoup plus qu'ils ne voulaient le dire. Il ne fallait pas perdre de vue cette évidence.

— *Notre espèce* ? parvint à articuler Sponz d'un air soupçonneux et inquiet. Que veut-il dire ? Que vous appartenez tous les deux à l'aristocratie ?

Liatoukine fit volte-face et le saisit à la gorge pour l'empêcher de crier. Il ne prit pas la peine de répondre à la question, plongea son regard dans celui du commandant et le fixa avec une terrible intensité. Sponz, incapable de faire le moindre mouvement, sentit une vague de terreur parcourir tout son être. Il comprit alors pourquoi il avait trouvé que ce Russe avait des pupilles aussi étranges : elles apparaissaient maintenant comme d'étroites fentes et luisaient comme celles d'un chat.

Puis toute forme de pensée l'abandonna définitivement : sous l'effet de la terreur, son cœur venait de lâcher.

Liatoukine le laissa tomber sur sol.

— Voilà comment je me débarrasse de ceux qui se mettent en travers de ma route, conclut-il.

Grando paraissait stupéfait.

— Et son sang ? demanda t-il.

— Je me contenterai de prendre son énergie vitale. J'ai absolument horreur de tacher mon costume.

Il s'approcha de Grando et retira le pieu de sa poitrine. La plaie commença aussitôt à se refermer.

— Nous devons nous dépêcher si nous voulons sortir d'ici, dit-il.

Il s'approcha des chaînes qui retenaient le baron et les attira à lui.

— Il va me falloir un peu plus de temps...murmura-t-il.

Il commença à s'attaquer avec difficulté aux maillons. Le baron était visiblement très heureux de la tournure prise par les événements.

— Vous vous faites un devoir de m'aider, c'est normal. Un vampire doit se dévouer à son semblable ! Un vampire ne tue pas un vampire ! Nous ne sommes pas comme les humains qui se massacrent les uns les autres sans aucune raison. Ceux-là, s'ils en avaient été capables, ils m'auraient achevé. Mais ils ne sont pas parvenus à trouver la bonne méthode !

Encore une fois, Liatoukine fit mine de n'avoir pas entendu.

— Dites-moi, dit-il tout en faisant semblant de se débattre avec les chaînes, il me semble qu'il n'y a pas très longtemps que vous êtes devenu l'un des nôtres. Pourtant, sans vous avoir jamais vu auparavant, j'ai l'impression de vous connaître. Mais il est possible que je connaisse celui qui vous a créé. Comment se nomme t-il ?

— Orlok, mon Seigneur, c'est le *comte* Orlok.

Liatoukine remarqua que le baron avait fortement accentué le titre de « comte », sans doute dans le but d'impressionner son interlocuteur.

— Orlok ! s'exclama t-il. C'est un de mes meilleurs amis ! Mais il y a longtemps que je ne l'ai pas vu ! J'ai cru comprendre qu'il avait de nouveaux projets, n'est ce pas ?

— C'est tout à fait exact, mon Seigneur. Il prévoit d'étendre notre influence à tout l'Empire. Il est en train de sélectionner les plus doués d'entre nous pour atteindre son but. Bientôt nous contrôlerons le territoire austro-hongrois tout entier ! Et nous n'aurons plus besoin de nous cacher. Il m'a même promis qu'un jour, je redeviendrai un jeune homme.

— Et Orlok a conçu ce plan lui-même ? Depuis le Sépulcre ?

— Oui. Il lui arrive parfois de sortir pour se rendre dans certaines villes ou pour transformer les gens qu'il a préalablement choisis, comme il l'a fait pour moi. Il veut faire de Sélène la capitale de son nouvel Empire, et il a aussi de grandes ambitions pour la Russie. C'est peut-être la raison pour laquelle vous avez entendu parler de ses projets ?

Liatoukine avait désormais suffisamment d'informations. Tout ce que Grando lui avait raconté ne faisait que confirmer ce qu'il savait déjà. Il lui fallait maintenant achever la mission qui l'avait amené dans cette prison. Il remarqua avec satisfaction que la cicatrice qui marquait la poitrine du baron était presque entièrement refermée.

Il sortit de la poche intérieure de sa veste un couteau qu'il planta tout de go dans la poitrine du baron, au niveau du cœur. Grando, qui ne s'attendait pas à un tel retournement de situation, laissa échapper un gémissement d'incompréhension. Le capitaine russe commença à découper la chair pour extraire le cœur.

— Mais, hurla le baron, qu'est-ce que vous êtes en train de faire ?

Liatoukine ignore la question. Il n'avait jamais jugé nécessaire de rendre compte de ses actes aux imbéciles, et ce n'était pas aujourd'hui qu'il allait commencer. Il devait de plus agir rapidement car il n'avait pas envie que le soldat qui montait la garde dans le couloir puisse commencer à se demander ce qui passait à l'intérieur de la cellule, même si la massive porte de pierre ne laissait filtrer aucun son.

Quand il eut achevé sa besogne, il plaça le cœur dans une petite boîte qu'il avait eu soin d'apporter. Elle recelait une bouteille d'huile dont il versa le contenu sur le viscère. Il alluma une brindille de bois et la jeta dans le coffret ; le cœur s'embrasa immédiatement, produisant une flamme

d'une grande intensité : cette huile avait des propriétés extraordinaires pour ce genre d'opération. Parfois on pouvait éliminer un vampire en extrayant son cœur, en le brûlant et en le réduisant en cendres. Mais cette technique se révélait visiblement inefficace concernant Grando : le baron était toujours vivant.

*Ce n'est pas grave*, songea Liatoukine.

Il enfonça de nouveau le pieu dans la plaie à peine cicatrisée qui se rouvrit, plus large encore qu'auparavant. Le baron, qui ne comprenait absolument rien à ce qui se passait, revint à la charge.

— Mon Seigneur, je ne suis pas certain de bien saisir les raisons de tout cela. Pourquoi donc avez-vous brûlé mon cœur ?

Grando ignorait-il vraiment tout de la procédure employée par Liatoukine ? L'huile avait presque terminé son action. Le capitaine disposait d'un peu de temps et il se dit qu'il pourrait peut-être éclairer la lanterne de ce pauvre abruti.

— Sachez que vous appartenez à une espèce de vampire dont le cœur, une fois qu'il a totalement brûlé, produit des cendres qui possèdent certaines propriétés que l'on ne retrouve pas si la mort est due à une cause plus ordinaire.

— Des propriétés, mon Seigneur ? Mais quelles propriétés ?

Liatoukine examina l'intérieur de la boîte métallique. L'huile avait maintenant achevé la combustion. Lentement, il referma hermétiquement le couvercle et, d'un coup sec, sortit son épée et trancha net la tête du baron, qui vola dans l'espace en tournoyant sur elle-même. Liatoukine parvint à la saisir de sa main restée libre, mais elle lui échappa, repartit en arrière, se dirigea vers le cou de Grando et reprit sa place initiale. Les Croates avaient dû eux aussi essayer sans succès cette méthode et l'officier russe, à son tour, venait encore une fois d'échouer.

Il ne savait plus quel moyen employer pour venir à bout de ce vampire. Il fallait pourtant qu'il y parvienne, mais les idées commençaient à lui faire défaut et il n'avait plus assez de temps pour en trouver de nouvelles. Il ne lui restait plus qu'à utiliser ses propres ressources. Il prit dans sa poche une pièce d'or qu'il enfonça dans le crâne du baron. La partie supérieure de la pièce dépassait de la surface.

— Mon Seigneur, vous n'avez pas le droit ! Ce ne sont vraiment pas là des manières de traiter un de vos semblables. Le comte Orlok sera très fâché ! Un vampire doit se montrer loyal envers un autre vampire !

Liatoukine fixa des yeux le baron, aussi intensément qu'il l'avait fait avec Sponz quelques instants auparavant. Grando s'appêtait à continuer ses récriminations lorsque sa tête commença à se désintégrer. Bientôt il ne resta plus que l'ossature du visage et du crâne. Liatoukine laissa tomber à terre cette tête de mort au sommet de laquelle la pièce d'or était toujours enchâssée. Le corps également s'était décomposé. Le capitaine se saisit des chaînes qui retenaient toujours le baron et, cette fois-ci, il parvint à les briser sans effort. Au milieu de la cage thoracique totalement dépecée, le pieu de bois était toujours planté à la même place. Liatoukine entreprit d'écraser à coup de pied le squelette du baron jusqu'à ce qu'il soit réduit en cendres. Seul le crâne surmonté de la pièce d'or resta sur le sol.

Liatoukine dégaina l'épée qu'il portait à la ceinture et alla frapper le judas de la porte à grands coups de pommeau.

— Ouvrez-moi ! cria-t-il à travers l'orifice. Dépêchez-vous, bon sang !

Le garde, au prix de gros efforts, fit jouer la lourde porte et entra dans la cellule. Il jeta un cri d'horreur.

De la pointe de son épée, Liatoukine lui montra ce qui restait du baron Grando.

— Vous êtes une bande d'imbéciles ! cria-t-il. Les chaînes qui le retenaient n'étaient pas assez solides ! Il a réussi à se libérer et il m'a attaqué. Il aurait pu me tuer !

Il désigna le corps du commandant Sponz.

— Il est mort de peur. Son cœur n'a pas résisté.

— Comment avez-vous fait pour le tuer ? demanda le garde abasourdi en regardant le tas de cendres.

Liatoukine lui montra la pièce d'or qui dépassait du crâne.

— Avec de l'or, mon vieux, de l'or ! Il faut qu'un morceau d'or soit enfoncé à l'intérieur de la tête. Vous ne savez donc pas, vous autres, que c'est la seule façon de tuer un vampire ?

Le garde secoua la tête. Les autorités allaient avoir besoin d'une raison officielle pour expliquer la mort du baron Grando et cette histoire de pièce d'or en valait bien une autre. Orlok allait sans doute ressentir vivement la perte de son affidé et peut-être aurait-il des soupçons concernant celui qui avait réussi à l'éliminer. Mais il n'aurait pas de certitude absolue et ne pourrait jamais prouver quoi que ce soit par lui-même.